

Une Autobiographie et une Identité*

An Autobiography and an Identity

Ayşe (EZİLER) KIRAN**

Öz

Modern Edebiyatta özyaşamöyküsü anlaşmasını çok iyi bilen Ernaux, *Yıllar*'da bir yandan kimliğin göstergelerinden biri olan "ben"i düzenli bir biçimde dışlamakta, diğer yandan, kendi yazınsal anlaşmasını sunmaktadır; bu nedenle yapıtı hiçbir biçimde tür göstergesi (günlük, özyaşamöyküsü, yaşamöyküsü, anı, roman, anlatı) taşımamaktadır. Kendi özyaşamöyküsünde, sözceleme öznesi (BEN) olan Ernaux iki düzlemde belirlemektedir: Birincisi "ben"i dışlayan, anlatıcı. "Anlatıcıya göre, fazla süreklilik, kısıtlayıcılık ve boğuculuk gösteren "ben" in tersine, "o" dışarıyı ve "uzaklaşmayı" ifade etmektedir. Kimliğin ikinci düzleminde *Yıllar*'ın anlatıcısı kendini hep "biz" ve "onlar" ile ifade etmektedir. "Ben" in reddi ile Ernaux kendisiyle, kendi özyaşamöyküsüyle arasında kendisine dışarıdan bakmayı ve kendisini değerlendirmeyi sağlayan mesafe yaratmaktadır. Metninde hep değişik düzeylerdeki konuşma dili ile söylemi benimseyen Ernaux "bir önceki günün anlatımını" gerçekleştirmeyi amaçlamaktadır. Okur yazarın sunduğu fotoğraflarda, zaman içinde ve Fransız toplumunda kendi evrimini gözlemleyen isimsiz "o" nun temsil ettiği bir kimliğin yaratılmasına tanıklık eder. Kendisiyle birlikte geçen, kendi "bugününe gelen binlerce günü" ifade etmek isteyen yazarın "belleğin var olmanın anlarını birleştirmeye zamanı olmamıştır".

Anahtar sözcükler: Özyaşamöyküsü, yaşamöyküsü, çokseslilik, söyleşimlilik, sözceleme

* Bu makale 7 Kasım 2009 tarihinde San Francisco'da sunulan bildiriden hareketle yazılmıştır.

** Prof.Dr., Hacettepe Üniversitesi, Eğitim Fakültesi, Fransız Dili Eğitimi Anabilim Dalı
aysek@hacettepe.edu.tr

Abstract

Annie Ernaux who knows well the autobiographical pact in Modern Literature not only systematically excludes the “I” which is one of the signs of the identity in *Les Années* but also introduces her own literary pact. Thus her work does not contain the sign of any literary genre (diary, autobiography, bibliography, memory, novel, narration). In her own autobiography, being the subject (I) of enunciation, Ernaux appears in two axes: the first one is the narrator who excludes the “I.” In contrast to the “I” which shows more durability, restriction and anguish, “she” expresses the outside and the remoteness. In the second axis of identity, the narrator of *Les Années* always expresses herself by means of “us” and “they.” With the rejection of “I,” Ernaux distances herself from her autobiography which enables her to evaluate herself and to have a view of herself from the outside. By adopting the speaking language and discourse on different levels, Ernaux aims to realise “the narration of the previous day.” The reader witnesses the identity creation of an unnamed “she” who observes her own metamorphosis in time in French society and through pictures. The author, willing to express “thousands of days until present” which she also lived “did not have enough time to join together mental moments of being.”

Keywords: Autobiography, biography, polyphony, dialogism, enunciation

Introduction

Les Années établissent avec son lecteur une relation intime et profonde, une sorte de complicité. Bien que l’auteure (JE) des *Années* ne se désigne jamais en « je » dans son texte, elle réussit à constituer une correspondance avec le « TU » lecteur. Étant une écrivaine confirmée, lue, saluée, citée et étudiée (par les manuels scolaires et les ouvrages scientifiques), elle crée avec beaucoup d’habileté un texte à la fois sincère, transparent et distancé, opaque. L’objectif de ce travail est d’étudier la position d’écrivaine d’Annie Ernaux en tant que sujet parlant par rapport à son texte avec les méthodes linguistiques qui ont pris leur source du structuralisme qu’Ernaux cite en un mot : “on expérimentait la grammaire structurale, les champs sémantiques et les isotopies” (108)¹.

Énonciation

Émile Benveniste distingue le sujet grammatical « je » de la « personne » JE qui le crée. Ce deuxième, l’individu énonce la présente instance du discours contenant « je ». Selon son affirmation, “c’est dans et par le langage que l’homme se constitue comme sujet” (Benveniste II, 1974, p. 252 et 259). Elle indique clairement deux positions du sujet : d’un côté, dans l’ordre de la réalité, il s’agit d’un être “qui intègre les notions de personne, d’individu et d’homme ; de l’autre, d’une forme, appelée aussi « instance linguistique », « indicateur de personne, la forme je” (Coquet, 2007, p. 30). Lorsqu’on évoque la notion de la personne (JE), on observe tout de suite « la présence qui vous parle » (Coquet, 2007, p. 149), qui dit JE, se reconnaît dans l’énoncé et les actes que cet énoncé décrit. “C’est aussi par ce moyen discursif qu’il se constitue comme « sujet »” (Coquet,

¹ Les numéros qui se trouvent entre parenthèses renvoient aux pages de l’œuvre d’Annie Ernaux, (2008) *Les Années*. Paris: Gallimard.

2007, p. 37, 38), et il est présent « à » ou « dans » son énonciation (v. Benveniste II, 1974, p. 82). Benveniste considère ce sujet, comme « parlant » et « locuteur ». Celui-ci est doté de deux particularités qui le reconstituent : premièrement en tant que l'instance corporelle, il énonce sa relation au monde, et deuxièmement, il est une « instance judiciaire » : la personne qui « s'énonce ». Celle-ci « s'énonce comme sujet parlant (plan du langage) ou comme [JE] (plan de langue) tout comme l'auteur (l'écrivain) qui s'énonce en écrivant et « à l'intérieur de son écriture », et il fait des personnages s'énoncer (je) (v. Benveniste II, 1974, p. 88). Il est possible de formuler ce point de vue de la façon suivante : JE : Annie Ernaux (l'auteure/écrivaine) ; je1 : narrateur implicite ; je2 : personnage.

Dans *Les Années*, l'instance corporelle d'Ernaux s'énonce et énonce sa relation au monde, et avec ce contact intentionnel, elle se constitue aussi comme une instance judiciaire JE. La stratégie littéraire de l'auteure se manifeste dans l'énoncé qui la reconstitue ; elle fait semblant d'éviter toute instance linguistique qui l'indiquerait comme personnage ou narratrice. Elle est donc à la fois à « l'intérieur de son écriture » (Benveniste II, 1974, p. 88) et à ses confins. Avec son corps qui « a la capacité de pouvoir, d'agir, de parler, de connaître » (Coquet, 2007, p. 65) et qui est dans l'activité du langage, elle existe comme un être « parlant, connaissant, agissant, souffrant, jouissant » (Coquet, 2007, p. 59). Le point de vue de Coquet sur le corps énonçant est particulièrement explicatif : « Chaque instance énonçante modèle (...) son univers de discours : (...) Au moment de la prise c'est l'instance corporelle qui édifie son univers, procédant par tâtonnement successif, elle se construit un territoire familier. Au moment de la reprise (moment de l'écriture), l'instance judiciaire met en forme l'expérience qui lui sert de référence et de propos. Les deux univers de discours se conjuguent alors pour former une re-présentation » (Coquet, 2007, p. 9). Par le discours (D), se définit l'instance d'origine (IO), celle qu'on appelle l'auteur. « Celui qui parle [par extension, celui qui écrit] fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement » (Benveniste I, 1965, p. 25 ; Coquet, 2007, p. 51, 57). La question d'Ernaux exprime son tâtonnement : « Quelle mémoire prêter à cette fille du deuxième rang ? (...) Pour l'avenir coexistent en elle deux visées : 1) devenir mince et blonde, 2) être libre, autonome et utile au monde, se rêvant en Mylène Demongeot et Simone de Beauvoir » (77, 78). L'énoncé à la forme interrogative, avec l'emploi du présent actuel implique un sujet parlant et écrivant implicite qu'est Ernaux (JE) dans son discours (je1). Son instance judiciaire met en forme ses propres expériences qui lui servent de référent. Elle projette déjà un avenir pour cette jeune fille, avec deux modèles : alors que Mylène Demongeot représente la blondeur, la beauté et la féminité, Simone de Beauvoir, l'intelligence, l'intellectualité et l'indépendance. Il est donc possible de dire qu'il existe déjà une réalité de premier niveau (le monde sensible) où se trouvent « cette fille du deuxième rang », « Mylène Demongeot » et « Simone de Beauvoir ». Le second niveau traduit celui de la réalité en discours dans son instance (v. Coquet, 2007, p. 58). Il appartient au langage de transcrire la réalité (voire la « vérité » qui lui est associée). « Telle est sa fonction. Il la « re-produit » » (Coquet, 2007, p. 7). Celui qui parle comme celui qui écrit fait renaître par son discours, par son texte l'événement et son expérience de l'événement, autrement dit la réalité du premier niveau. « Dès Aristote, l'univers du langage n'est donc pas dissocié de la réalité » (Coquet, 2007, p. 29). Par exemple, la photos présentées ne sont pas la re-production fidèle du réel ; dans le texte, elles re-présentent

le passé métonymiquement comme une mise en scène énonciative des souvenirs, du réel et du rêve avec le discours auctorial (v. Rabatel II, 2008, p. 523). On ne parle donc plus d'une instance abstraite, théorique ou conceptuelle mais simplement d'un sujet parlant "soit comme être humain soit comme être social" (Coquet, 2007, p. 60).

Le fait de pouvoir re-décrire le sujet donne la possibilité de dire que si Ernaux énonce ce qui lui est propre, il ne s'agit pas de la réalité en général mais de « sa propre réalité », de « sa réalité vécue ». En tant qu'écrivain, un sujet parlant est "porteur d'une « intention » réfléchie, d'une « intention existentielle » (Merleau-Ponty, 1960, p. 132 in Coquet, 2007, p. 23). Pour un écrivain, "mettre la vie dans une masse amorphe des mots » est une opération complexe qui correspond à ce que nous appelons une traduction, de forme phrastique (...) discursive, une traduction de l'expérience ordinaire quotidienne, effectuée par une instance énonçante" (Coquet, 2007, p. 26, 27). Ernaux traduit son expérience, ses intentions, ses pensées et ses impressions qui s'étendent aux années. À la suite du passage de la langue au discours, selon l'expression de Francis Jacques, sa pensée, s'achève en se textualisant (v. Coquet, 2007, p. 83) et en se donnant une biographie.

Selon la propre expression de l'auteur, "*Les Années* comporte deux modes d'écriture: celui qui balaie le temps, les soixante dernières années, la coulée ininterrompue de l'imparfait, avec les phrases longues, et puis celui, factuel (...) quand je décris au présent les photos ou quand j'énumère des souvenirs, des objets" (Bloch-Dano, 2011, p. 91).

Biographie / Mémoires / Autobiographie

"La vie fait le texte", dit Hélène Cixous et le langage sert à vivre, ajoute aussi le linguiste (v. Coquet, 2007, p. 253). La biographie, l'autobiographie, les mémoires ou les souvenirs relatent une vie, des vies. Contrairement aux autres, la mention de l'autobiographie n'apparaît pratiquement jamais dans les présentations des ouvrages (v. Jeune, 1986, p. 42). L'engagement et le système étant choisi par l'éditeur et/ou l'auteur, c'est donc au lecteur qu'incombe d'adopter le mode de la lecture. Les « mémoires » et les « souvenirs » s'emploient pour les témoignages d'ordre plutôt historique. *Les Années* porte à la fois les particularités des mémoires, celles de la biographie et celles de l'autobiographie. La biographie étant le récit de la vie d'une personne réelle par une personne réelle manifeste une propriété des *Années*. Car, au centre du récit, on retrouve une vie individuelle, celle de « elle », reconstituée par un(e) narrateur(ice) "qui revendique en même temps un rôle critique" (Touzain, 1993, p. 9).

Des mémoires à l'(auto)biographie

L'auteur, « celui qui écrit », devenu instance d'origine fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement en partant d'elle même (v. Pécheur, 2000, p. 6). Bien que, surtout, le préfixe « auto » gêne Ernaux, elle fait son choix pour une écriture appelée autobiographique contrairement à certains de ses écrits qui se rapprochent de la fiction.

Dans *Les Années*, bien que les marques linguistiques de l'instance d'origine (IO=JE= Ernaux) et sa projection sur le papier (« on », « nous », « elle » et « je2 »), et de nombreuses particularités du sujet parlant dans l'énoncé (le texte) sont celles d'Ernaux : "Yvetot, café-épicerie de ses parents" (p. 35, 65, 77); "l'école privée" (47), "Lycée

Jeanne-d'Arc-Rouen"; "Classe de philosophie" (1958-1959) (100) ; " rue Lover-chy" (98) ; " Cévennes" (113), " Dijon" (126) ; " la région parisienne" (127)...

L'organisation scripturale des *Années* s'approche de temps en temps des mémoires par la transcription des impressions brutes, laissant de côté la cohérence du récit (11-18 ; 241, 242) ou au contraire par une mise en scène savamment orchestrée (v. Chauchat, 1993, p. 32). Pour son projet d'écrire un livre, elle dit : "Ce ne sera pas un travail de remémoration (...) visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi (...)" (239). Le choix d'« elle » met donc une distance entre Ernaux et son sujet en papier. "Ce travail de mise à distance et d'élaboration permet de marcher sur l'étroit chemin de crête qui mène à la vérité" (Bloch-Dano, 2011, p. 88). Le « elle » n'est pas donc pas un simple témoin « des événements racontés », bien au contraire, son personnage principal et un écran devant elle. Un vers connu, les paroles d'une chanson, un slogan politique ou publicitaire, une scène de dîner, une rue, un refrain, un nom... déclenchent chez elle le passé et les souvenirs. Le lecteur observe donc, de temps en temps, la frontière "indécise entre mémoires et autobiographie" (Touzain, 1993, p. 10).

L'autobiographie désigne "largement tout texte régi par un pacte autobiographique où un auteur propose au lecteur un discours sur soi, mais aussi (...) une réalisation particulière de ce discours, celle où il est répondu à la question « qui suis-je ? » par un récit qui dit « comment je le suis devenu ? »" (Lejeune, 1986, p. 19). L'auteur devient alors en même temps "le référent de son livre" (Lejeune, 1986, p. 94) et dans le cas des *Années*, le lecteur attend de cet écrit intime, le récit de la vie d'un écrivain célèbre. Le pacte autobiographique repose sur la vérité d'une part et d'autre part, sur les syncrétismes au plan narratologique, de l'auteur [JE], du narrateur [je1] et du personnage principal [je2] ; et au plan linguistique, du sujet parlant, du locuteur: [instance productrice = JE], du sujet de l'énoncé [je1] et de l'énonciation [JE]: JE= je1 = je2. "L'ensemble de ces syncrétismes garantit au lecteur que ce qu'il lit correspond bien à une autobiographie sincère" (Rabatel II, 2008, p. 552). À partir de ces constatations théoriques, on observe dans *Les Années* que l'auteure propose un discours particulier sur elle-même, en exposant qui elle est, comment elle est devenue. Pour un lecteur non spécialiste d'Ernaux, s'il est impossible de contrôler la vérité de ce qu'elle écrit, il lui est possible d'observer la (les) réalité(s) qu'elle exprime. La découverte de l'identité à travers *Les Années* se fait petit à petit, mais d'une façon limpide. Au lycée, "elle connaît maintenant le niveau de sa place sociale (...) inférieure à celui de ses copines de classe" (66) ; dans les quarantaines, "elle s'est sentie comme à dix-huit ans (...) le même corps et la même solitude, la même involonté d'agir (...). C'était la sensation ancienne d'être hors de la fête" (142). Ernaux qui se regarde vieillir observe les transformations qui reconstituent une identité à elle : "On portait des jeans et des calçons, des tee-shirts comme les filles de quinze ans, disions comme elles « mon copain » pour parler de notre amant régulier. À mesure qu'on vieillissait on n'avait plus d'âge" (173).

Dans toute écriture autobiographique, on découvre des ellipses, des blancs qui rendent flou le texte. Raconter sa vie ne peut être « tout » dire, il faut choisir. L'écrivain choisit délibérément pour diverses raisons de ne pas tout dire à son lecteur ; passe sous silence certains événements de sa vie ou certains éléments de sa personnalité (v. Touzain, 1993, p. 31, 36). Bien que la réalité ait une très grande importance pour Ernaux, il lui

arrive naturellement de ne pas donner les noms des personnes dont elle parle ainsi que les raisons de certains de ses actes, de ses décisions. Elle défend ainsi ce qui est intouchable chez elle et ne personnalise pas ses années. “Souvent accusée d’impudeur” (<http://www.evene.fr/celebre/biographie/annie-ernaux-4289.php>), elle recherche « la réalité », « des faits réels » (<http://www.letelegramme.com/ig/dossiers/prix-des-lecteurs/annie-ernaux-les-annees-03-05-2009-275493.php>). Lorsqu’il s’agit des syncrétismes, à la question d’Yves Loisel, la réponse de l’auteure est claire. S’appuyant sur les particularités présupposées « autobiographiques » des *Années*, celui-ci pose la question suivante : “Avec « *Les Années* » vous associez vie intime et événements extérieurs : comment avez-vous travaillé pour donner sa forme à votre livre? (...) Je ne voulais pas faire quelque chose de purement personnel, bref, une autobiographie, ou des mémoires” (<http://www.letelegramme.com/ig/dossiers/prix-des-lecteurs/annie-ernaux-les-annees-03-05-2009-275493.php>). Ici le mot clé est « purement » : afin d’éviter une autobiographie ou des mémoires pures, Ernaux essaie d’écarter tout syncrétisme entre instance de production (sujet parlant/locuteur JE) et la narratrice (je1) et le personnage (« elle », « je2 ») pour établir une distance entre ces quatre éléments : JE ≠ « on », « nous » ≠ « elle » ≠ « je »2.

Se sentant maîtresse du jeu (v. Lejeune, 1986, p. 53), elle réussit à constituer une ambiguïté déroutante sur le plan narratif : d’une part l’identité de nom visible sur la couverture de texte ne correspond pas à « elle » qui n’est pas nommée, ni à la narratrice implicite (« je1 ») qui ne s’exprime que par le « on » et le « nous », également sans nom ; et de l’autre part, beaucoup de ressemblances concrètes et matérielles renvoient directement à la vie personnelle, scolaire, sociale, professionnelle... d’Ernaux. Comme le pacte n’est pas explicitement conclu, par l’auteure elle-même, tout lecteur peut facilement assimiler cet « elle » à Ernaux, comme l’a fait Yves Loisel.

Tout écrit autobiographique est “un récit en narration ultérieure d’une vie (parfois entière)” (Rabatel II, 2008, p. 546). Ce type d’écrit intervient souvent relativement tard dans la vie de l’auteur. Dans les années 89-90, le projet d’Ernaux prend “sa forme”, mais elle se met à écrire seulement dans les années 2000 “sans retour” (v. <http://www.letelegramme.com/ig/dossiers/prix-des-lecteurs/annie-ernaux-les-annees-03-05-2009-275493.php>), lorsqu’elle avait soixante ans, après son cancer du sein (http://fr.wikipedia.org/wiki/Annie_ErnauxParcours).

« L’autobiographie, récit rétrospectif confronte le lecteur “au temps”, temps irrémédiablement passé, temps qui reste à parcourir » (Touzain, 1993, p. 29). Comme la plupart des écrits intimes, *Les Années* commence par les souvenirs d’enfance : “Un gros bébé à la lippe, des cheveux bruns formant un rouleau sur le dessus de la tête, est assis à moitié nu sur un coussin au centre d’une table sculptée” (21). Ernaux rythme son texte par les photos qui témoignent la progression naturelle de sa vie : représentant les différents moments, éléments, elles re-construisent son passé « sous l’éclairage » des temps postérieurs ; ici, l’ordre de la narration est l’ordre de la mémoire. “Pendant cet été 80, le temps de la jeunesse lui apparaît comme un espace illimité, pleine de lumière (...). Pour la première fois cette année elle a saisi le sens terrible de la phrase je n’ai qu’une vie. (...) paralysée, muette, contemplant inlassablement les photos fixées au mur, le visage couvert de pleurs, tandis que passent et repassent les mêmes chansons. (...)

Il lui semble qu'un livre s'écrit seul derrière elle, juste en vivant, mais il n'ya rien." (142, 143)

Récit rétrospectif, *Les Années* relate le passé : l'enfance, la jeunesse, la maturité de l'auteure-narratrice à partir de ses propres souvenirs. Les temps du récit sont donc principalement ceux du passé ; en particulier, l'imparfait permet de réunir plusieurs moments de sa vie. Elle envisage d'écrire un "récit glissant, dans un imparfait continu, absolu, dévorant le présent au fur et à mesure jusqu'à la dernière image d'une vie" (240). "À la moitié des années cinquante, dans les repas de famille, les adolescents restaient à table, écoutant les propos sans s'y mêler, souriant poliment aux plaisanteries qui ne les faisaient pas rire, aux remarques approbatrices dont ils étaient l'objet (...)" (59). Dans cet énoncé, l'imparfait permet de synthétiser comme un ensemble tous les repas de famille organisés régulièrement et qui remontent au passé lointain.

De nombreux textes autobiographiques construisent un perpétuel aller et retour entre le passé et le présent. Plus l'âge de la narratrice s'avance plus les va-et-vient sont fréquents. Les « aujourd'hui » qu'Ernaux emploie rythment, *Les Années*, soulignant le temps passé que l'on ne peut plus vivre. La narratrice évolue dans le temps, dans les années, jusqu'au présent du moment de la rédaction des *Années* : "l'idée lui est venue d'écrire « une sorte de destin de femme », entre 1940-1985 (...) qui ferait ressentir le passage du temps en elle et hors d'elle, dans l'Histoire, « un roman total » (...) Elle a peur de se perdre dans la multiplicité des objets à saisir. Et comment pourrait-elle organiser cette mémoire accumulée d'événements, des faits divers, des milliers des journées qui la conduisent jusqu'aujourd'hui" (158-159). Ernaux préfère écrire *Les Années* avec un discours, dans sa pleine définition linguistique. Le « nous » et le « on » qui couvrent le « je » sont utilisés avec le passé composé qui se relie directement au présent de l'énonciation, de l'écriture. Le présent correspond en général au temps de re-constitution, de re-mémoration, temps non pas de souvenir "mais de l'acte même qui permet au souvenir de surgir dans le texte" (Touzain, 1993, p. 49).

Dans *Les Années* où aucun emploi du passé simple ne figure, le temps de souvenir (le passé avec le passé composé) et le temps de la re-constitution (avec le présent) sont, surtout, vers la fin du texte, rapprochés par « le présent incessant de l'énonciation » (v. Benveniste II, 1974, p. 84), le passé composé et l'imparfait : "L'an prochain, elle sera à la retraite. Elle jette déjà des cours, des notes sur les livres et des ouvrages qui lui ont servi à les préparer (...) En rangeant, elle est tombée sur une phrase du début de la *Vie de Henry Brulard*, « Je vais avoir cinquante ans, il serait bien temps de me connaître ». Quand elle l'a recopiée, elle avait trente-sept ans - elle a maintenant rattrapé et dépassé l'âge de Stendhal." (205) Ici l'usage du présent et du passé composé abolit la distance non seulement entre ce qu'elle a été vécu et le présent, mais aussi entre elle et Stendhal. Dans son présent, Ernaux est plus âgée que le romancier du XIX^{ème} siècle. Ce qui est rapporté au présent permet à Ernaux d'éprouver la sensation d'avoir rattrapé le jour précédent et de vivre le présent. Présence-présent, couple indissociable, puisque le « présent est continu, coextensif » à notre « présence propre », à notre « présence au monde »" (Benveniste, 1974, p. 83, Coquet, 2007, p. 260). Consciente de cette continuité, employant le présent dans son discours, Ernaux donne à ses souvenirs une intensité du vécu et de l'intimité. Ce

mode d'écriture intime éveille chez le lecteur un sentiment d'immédiat, du vécu un jour auparavant, tout comme "le récit des jours d'avant" (240).

Les Particularités des *Années*

Dans les écrits autobiographiques et/ou intimes, la vie et le texte se nourrissent réciproquement et la première se trouve re-produite, re-formulée, re-visitée, re-connue dans le texte. Les exigences de l'écriture, de l'œuvre conduisent forcément son auteur à organiser les faits, à donner un ordre et surtout un sens à ce qui se présente comme dispersé, fragmentaire, informe et flou (v. Touzain, 1993, p. 63). Parler de sa vie, de la formation de son identité, remémorer le passé et les exposer dans une forme qui correspond au projet d'Ernaux, exigent d'elle une recherche d'expression.

L'effacement énonciatif

Ernaux offre au lecteur les moyens de comprendre sa vie et son identité et de saisir son texte sous l'emprise des choix personnels. Elle adopte une stratégie de désinscription énonciative par laquelle le locuteur (JE) « objectivise » son discours en « gommant » non seulement les marques les plus manifestes de sa présence (je1), mais également le marquage de toute source énonciative identifiable donnant ainsi "l'impression qu'il se retire de l'énonciation." (Rabatel II, 2008, p. 577) Comme il lui est impossible de disparaître complètement de l'acte de l'énonciation, le sujet parlant Ernaux trouve, invente des formes variées suivant sa créativité dans le fil de son texte et y laisse « volontairement » des traces identifiables.

Contrairement à beaucoup d'écrits intimes, dans celui d'Ernaux, le nom du narrateur (de la narratrice) est caché, mais son récit demeure à focalisation interne. À la suite de l'effacement énonciative, tout comme le « je1 » de la narratrice, son nom ne figure pas non plus dans son texte. Dans ce cas, le lecteur constituant un mouvement interprétatif à partir des « on », des « nous », des « elle » et des « je2 » déduit qu'une voix narrative dissimulée parle dans le texte. Le « nom absent » peut créer une gêne car le lecteur a besoin de nommer (v. Lejeune, 1986, p. 70, 71). L'auteur remplira ce vide en attribuant au narrateur "doté d'une identité référentielle" (Patron, 2009, p. 276) son propre nom. Même si Ernaux ne s'énonce pas avec son nom et avec un « je1 » ou « je2 » qui la désigne, le lecteur averti ou non les assimile à l'auteure. Cette maîtrise très étudiée et très travaillée fait apparaître combien son "statut du sujet (ou du « participant au procès ») est labile." (Coquet, 2007, p. 35) Cette labilité consciencieusement choisie semble présenter ainsi un sujet d'énonciation très indépendant qui a une certaine conception de la gradualité au sujet de l'effacement énonciatif. La lecture des *Années* offre un récit très « fluctuant ». Comment représenter un être à la fois si vivant et si éloigné de soi par le temps ? (v. Touzain, 1993, p. 51) Comment rendre une identité si fragmentaire et si reconstituée dans la mémoire ? Ernaux qui cherche une expression complète de soi rejoint Merleau-Ponty qui dit "nous vivons dans le langage. (...) Nous ne sommes pas seulement « je », nous hantons toutes les personnes grammaticales, nous sommes comme à leur entrecroisement, à leur carrefour, à leur touffe" (Coquet, 2007, p. 135). En montrant qu'on peut parler de soi à travers d'autres éléments linguistiques, elle crée un jeu particulièrement subtil entre le « nous », le « on », le « elle » et le « je2 » qui estompent la projection (« je1 ») du sujet de l'énonciation JE.

On/Nous

L'auteure affirme que "la première moitié des *Années* est l'histoire vécue par le "nous" et le "on" du monde populaire" (Bloch-Dano, 2011, p. 92). L'indéfini « on », le "nom métalinguistique du sujet anonyme de la quotidienneté" (Coquet, 2007, p. 143) comble un vide qui se creuse entre le « je1 » absent de la narratrice et le « elle » qui l'évoque. En tant qu'agent de procès, le « on » juxtapose le « nous » et le « elle », et dénomme l'autrui.

Dans *Les Années*, le « on » se substitue à d'autres personnes ; "ce procédé consiste à effacer non seulement le statut de la personne de l'interlocution, mais également de l'individu. On rejette dans l'anonymat" (Charaudeau, 2000, p. 148). Le « je » peut être ici toute femme qui a vécu en France dans la même période qu'Ernaux. Elle ne se contente pas seulement d'utiliser le « on », mais elle l'emploie aussi presque dans toutes ses fonctions qui constituent un écran devant le « je ».

On= locuteur je : "Le locuteur disparaît dans l'indétermination du on, mais en même temps il se trouve dilaté par l'ensemble de tous les sujets possibles auxquels renvoie on." (Charaudeau, 2000, p. 148) "On n'osait espérer, on s'émerveillait, Mai 68 en hiver, on prenait un coup de jeune. Mais [les étudiants] nous remettaient à notre place, sur les calicots ils écrivaient 68, c'est vieux, 86 c'est mieux" (163). Grâce à ce « on » qui inclut la narratrice, le lecteur comprend qu'elle est enseignante en 86, qu'elle a vécu 68 et qu'elle aspire la jeunesse. Elle lui arrive aussi de justifier son comportement, ses réflexions par le fait que tout le monde agit de la même façon dans les circonstances semblables : "Quand on croiserait sur le trottoir après avoir été assise à côté d'elle jusqu'au cours moyen l'élève mise en apprentissage ou inscrite au cours Pigier, il ne viendrait pas à l'idée de s'arrêter pour lui parler." (48) Ici le « on » couvre à la fois la jeune narratrice et son comportement imité. Son désir est surtout de montrer qu'à l'époque tous les élèves à sa place agiraient de la même façon.

On= quelqu'un : "on renvoie à un tiers unique dont l'identité n'est pas connue du locuteur" (Charaudeau, 2000, p. 129) : "celui de la première fois où on lui a dit, devant la photo d'un bébé assis (...) « c'est toi », obligée de regarder comme elle même" (37). Ici le « on » renvoie probablement à un de ses parents ou bien à plusieurs personnes dont elle ne se souvient pas.

On= les gens ou des gens : "on renvoie à un tiers multiple dont l'identité n'est pas déterminée de façon précise ; c'est l'effet de l'anonymat." (Charaudeau, 2000, p. 129) Dans le texte d'Ernaux, souvent le fait de ne pas pouvoir distinguer si "on" renvoie à "les gens" ou à "des gens", crée l'ambiguïté : "On disait des timides et de ceux qui ne se pliaient pas à la joie du groupe, *il a des complexes*. On annonçait « la société des loisirs » (70). Deux îlots textuels dont les sources sont imprécises renvoient aux « on » constitués par des tiers multiples. Le discours direct avec l'italique a comme source, un groupe anonyme formé de plusieurs gens (les ou des) ; « la société des loisirs » mise entre guillemets renvoie plutôt à la rumeur publique (Charaudeau, 2000, p. 129). Les « on » cachent aussi bien l'instance d'origine qu'ils constituent une toile de fond floue et brouillée derrière le discours de la narratrice.

On= tout le monde : “on renvoie à un tiers collectif qui englobe une totalité. C’est l’effet de (...) toute phraséologie à valeur de vérité générale. Le locuteur se trouve impliqué dans ce on à moins qu’il ne cherche à s’en démarquer.” (Charaudeau, 2000, p. 130) : “Il faut être de son temps, disait-on à l’envie, comme un preuve d’intelligence et d’ouverture d’esprit” (44). Narratrice tapie derrière ce « on » adopte cette affirmation afin de marquer son adhésion à tout le monde. Jeune, Ernaux d’une part adopte l’énoncé de tout le monde pour donner un tour « objectif » à ses envies et d’autre part elle estompe tous les actes de paroles qui rappelleraient l’origine énonciative personnelle (v. Rabatel I, 2008, p. 109).

On= on renvoie à un locuteur multiple (locuteurs+ tiers : locuteur + interlocuteur(s), locuteur + tiers, locuteur + interlocuteur(s) + tiers, ou locuteur + autre(s) locuteur(s).) (Charaudeau, 2000, p. 130) : “ (...) on se sentait ajustés à l’époque (...) et l’on ne vieillirait pas” (118). Ce « on » qui inclut la jeune Ernaux et ses amis manifeste une partage des idées ; plusieurs locuteurs représentatifs “d’un état d’esprit, sans indication d’origine, jugée non pertinente” (Rabatel II, 2008, p. 595) manifestent un comportement commun. Cet emploi est souvent considéré comme appartenant au langage familier lorsqu’on redouble nous (v. Charaudeau, 2000, p. 130) : “Mais nous, à la différence des parents, on ne manquait pas l’école pour semer du colza, locher des pommes et du bois mort.” (33) Le « on » inclut la jeune narratrice et autres élèves de son école dont les parents avaient travaillé dans les champs ; dans cet énoncé, elle veut surtout souligner sa ressemblance avec les tiers. Ici le rôle de « on » est “celui d’un non-sujet fonctionnel, il représente un groupe d’actants (d’acteurs) réduit à leur fonction” (Coquet, 2007, p. 144, 145) d’élève.

Dans *Les Années*, le « nous » « magmatique » accompagne souvent le « on » inclusif. À travers ce « nous », “on connaît peut-être le nombre d’individus à l’entrée de la mêlée, mais rarement celui qui résulte de cette brassée 1+1+1+1” (Irigary : 16 in Coquet, 2007, p. 143, 144). Le « nous » inclusif y comporte toujours la locutrice et fait entendre sa voix, ne serait-ce que dans la mêlée. Il désigne la réciprocité et “symbolise correctement le processus relationnel” (Coquet, 2007, p. 67). Dans *Les Années*, contrairement à « on », le « nous » n’a pas été utilisé dans ses différentes fonctions : il est employé pour désigner, pour indiquer plusieurs locuteurs et rarement pour se substituer au « je1 », marque d’un locuteur unique. Cela n’est pas contradictoire avec le projet d’écriture d’Ernaux qui ne désire que créer une sorte de « voix » collective : “Nous qui avons avorté dans les cuisines, divorcé, qui avons cru que nos efforts pour nous libérer serviraient aux autres, nous étions prises d’une grande fatigue.” (173) Si, ici Ernaux affirme sa solidarité avec toutes les femmes de sa génération, dans les discussions concernant les ordinateurs, les logiciels, les « mémoires », la comparaison du P.C. et du Mac, elle exprime sa solitude : “Nous attendions débonnaires, qu’ils [les deux fils] sortent de leur langage rebutant d’initié que nous n’avions pas envie d’éclaircir.” (190) Suivant le contexte des déjeuners, des dîners avec ses deux fils et leur copine, il est possible d’identifier un « je1 » seule dans le « nous » des quatre, mais il est également possible de commenter ce « nous » comme tous les adultes qui ont du mal à suivre les nouveautés concernant les ordinateurs.

Elle/Je

Si pour certains théoriciens et écrivains les premières et les troisièmes personnes grammaticales sont un critère essentiel pour la distinction du genre, pour Ernaux, c’est une particularité fondamentale pour brouiller les pistes.

« Il » ou « elle » “la troisième personne est au vrai une absence de personne” (Coquet, 2007, p. 139) disait Benveniste. Quant à Barthes, lui, voyait une “conquête progressive menée contre l’ombre épaisse du je existentiel” (Barthes, 1953, p. 56). C’est justement ce qu’Ernaux semble viser : créer sur le papier une absence de « sa » personne : “ (...) souhaitant par-dessus tout de ne pas être vue, faisant plutôt partie des ignorées, des bonnes élèves sans brillance et sans repartie. Elle n’a pas envie de dire que ses parents tiennent un café-épicerie” (77). Ce « elle » qui apparaît souvent dans son texte conquiert volontairement le « je » existentiel. Le « il » ou « elle » de la « non-personne » est habilement mis en scène par des instances collectives (on/nous). “Enfermé dans sa fonction, ce non-sujet, cet « agent », dit Benveniste, est purement instrumental” (Coquet, 2007, p. 68). En effet, c’est l’objectif de l’auteure : « elle » représente à la fois Ernaux (JE) et les femmes qui lui ressemblent (on/nous). Ce non-sujet en tant qu’« elle » porte la trace morphologique de la mise à l’écart du « sujet » auteure qui est responsable de ses actes. Le « elle », créé sur le papier, se trouve donc enfermé dans sa fonction. Étant un outil linguistique, un « agent » purement instrumental, « elle » re-produit la réalité, les expériences vécues d’Ernaux et lui permet de se regarder d’une certaine distance. Autrement dit, le sujet « je1 », tapi derrière le « on » ou le « nous », “ analyse après coup, l’action de non-sujet fonctionnel et l’énoncé du non-sujet corporel” (Coquet, 2007, p. 69). La narratrice parle de son projet d’écrire sur ce « elle » précis qui sera “sans nom” (240). Celui-ci permet d’évoquer sa “propre existence” (<http://www.letelegramme.com/ig/dossiers/prix-des-lecteurs/annie-ernaux-les-annees-03-05-2009-275493.php>). Elle conçoit donc que l’identité soit « l’entre-deux », autrement dit, entre le « elle » et « je ». Son projet initial est exprimé à la fin des *Années* : constituer “des arrêts sur mémoire en même temps que des rapports sur l’évolution de son existence (...) par leur combinaison, unique en chacun. À cette « sans cesse autre » des photos correspondra, en miroir, le « elle » de l’écriture. » (240) Le premier emploi du « elle » qui projette l’instance d’origine offre une photo “d’une petite fille en maillot de bain foncé (...). Elle est assise sur un rocher plat (...), le août 1949 à Sotteville-sur-Mer. (34). Les photos, comme des leitmotifs qui rythment *Les Années*, représentent toujours le « elle » qui se transforme physiquement, socialement, intellectuellement... La dernière photo de l’ouvrage offre un « elle » avec un visage “pâle (...) un peu émâcié, le front strié de rides fines (...) Les mains de la femme, aux articulations marquées, presque noueuses. (...) Son sourire, sa façon de fixer l’objectif, son geste d’enserrer l’enfant (...) évoquent un tableau de transmission familiale (...) grand-mère présentant sa petite-fille. En fond, les rayons d’une bibliothèque avec les reflets de la lumière captée par le dos plastifié de Pléiades (...). Décor traditionnel d’une intellectuelle, chez qui les autres supports culturels, DVD, cassettes vidéo, CD (...)” (232, 233). Les descriptions des photos, l’expression d’un projet d’écriture de sa vie faites par un tiers offrent la reconstitution des souvenirs, du passé estompés par le temps. La locutrice “feint d’être quelqu’un d’autre et décline toute la responsabilité pour les actes du langage” (Patron, 2009, p. 125) qu’elle accomplit. Le lecteur sait qui parle en ce « elle », mais pour être sûr, il a besoin d’un « je1 » qui “témoigne l’existence de celui qui énonce” (Declés, 1993, p. 49). “Il est avant tout « une voix », alors que le « il » et le « elle » sont, créent des personnages” (Rabatel II, 2008, p. 540). Comment identifier ce que l’auteur distingue ? Comment faire pour que l’instance corporelle représentée linguistiquement

par « elle » qui indique la distance trouve sa juste place ? Comment rendre le syncrétisme énonciatif effacé par le « on », le « nous » et le « elle » ? La seule solution est de faire parler ce « elle » et de rapporter son discours ; du même coup, le « je » manifeste sa présence au monde « d'être là » (v. Coquet, 2007, p. 48).

Le premier « je2 » des *Années* est présupposé : “celui de la première fois on lui a dit, devant la photo d'un bébé assis (...) « c'est toi », obligé de regarder comme elle-même” (37). Elle se trouve donc dans l'obligation d'identifier le « tu » au « elle » qui regarde (« je2 ») la photo. En affirmant son absence amalgamée aux autres, elles « rapporteuses », le lecteur entend pour la première fois la voix du « elle » mélangée à celle des autres : “« Je vais le dire ! »” (41). “(te souviens-tu quand je t'ai appris à monter à bicyclette ?) on le trouvait vieux” (86). Dans cet énoncé le « je2 » est caché par le « on ». La voix distincte du « elle » s'entend avec son « je2 » pour la première fois lorsque l'écriture renvoie au moment de l'instance productrice, JE : “quelles traces des événements et faits divers qui font dire plus tard « Je me souviens » quand une phrase entendue par hasard les évoquent ?” (56). Le syncrétisme JE= « je2 » est ici évident.

Quant à la voix d' « elle », elle s'entend avec force et détermination dans son journal lorsqu'elle était étudiante. Bien que son objet de désir ne soit pas précisé, elle affirme : “« Je suis un vouloir et un désir »” (88). Dans ce journal intime qui porte sa voix, elle déclare son impuissance et sa transformation sociale qu'elle n'arrive pas à intérioriser : “Je n'ai plus d'idées du tout. Je n'essaie plus d'expliquer ma vie (...) je suis une petite bourgeoise arrivée (...) j'ai peur de m'installer dans cette ville calme et confortable (...)” (99). À partir de cette étape du texte, sa voix et son identité sont presque toujours exprimées dans son journal intime (100, 120). Ernaux crée une mise en abyme où elle installe un « je2 » qui renvoie aussi à elle-même. Si les photos annoncent le « elle », le journal implique le « je2 ». Ce sont deux motifs liés à l'expression de l'identité : l'un la représente sur le plan du visuel, l'autre sur le plan de l'écriture. Dans l'année 63, le « je2 » commence à écrire un roman dans lequel le « je2 » est son “double décollé d'elle-même” (89). Dans la fiction, elle projette ce deuxième « je2 » comme un autre distancé d'elle-même et dans *Les Années*, elle essaie soigneusement d'éviter le « je2 » qui est naturellement collé à elle. En été de 63, elle essaie de prendre ses distances envers son « je2 », et un moi dispersé et indépendant d'elle paraît se manifester : “il lui semble que ce sont ses moi qui continuent d'exister là” (100). D'après elle qui éprouve une « sensation palimpseste », “son existence, ses « moi », sont des personnages de livres et de films (...) Jane Eyre ou Molly Bloom- ou Dalida » (205). La projection du « je2 » et ses moi font à la fois partie d'elle et ils la reconstituent comme une nouvelle identité, comme un nouveau sujet. Il ne s'agit plus du “même moi que celui qui [va] faire ses courses. (...) Le désir d'acheter [bondit] en nous” (129). Une fois de plus, le moi d'Ernaux se perd dans ce « nous » magmatique.

Elle insiste : “Je n'ai plus comme visée d'écrire “ma” vie...” (Bloch-Dano, 2011, p. 90) mais , plus se précise son projet d'écrire “une sorte de destin de femme entre 1940-1985” (158-159), plus se pose le problème du choix du sujet grammatical : “Son soucis principal est le choix entre le « je » et le « elle ». Il y a dans le « je » trop de permanence, quelque chose de rétréci et d'étouffant, dans le « elle » trop d'extériorité, d'éloignement”

(179). Ernaux ne peut s'en passer ni de l'un ni de l'autre. Le 25 décembre 2006, "Elle est cette femme de la photo et peut (...) dire (...) : c'est moi= je n'ai pas de signes supplémentaires de vieillissement" (233). Vers la fin des *Années*, pour la première fois le « elle » et le « je » s'approchent, jusqu'à l'identification par le biais d'un seul « moi ».

Quant à son récit "glissant" (240), il est conçu "comme une sorte d'autobiographie impersonnelle" (240) dépourvue de « je2 », mais exprimée par le « on » et le « nous ». En tant qu'écrivaine confirmée, Ernaux montre clairement qu'il existe une différence entre la conception et la réalisation. Même si le « je2 » n'assume pas la responsabilité du récit, il est manifeste dans le texte, en mise en abyme, et dans le journal intime. Cette autobiographie impersonnelle visée par la narratrice crée aussi bien un sentiment de distance et d'intimité qu'un effet de précision et de brouillage. Ernaux, instance productrice ou tout simplement auteur JE, (ac)couche sur le papier une narratrice qui s'exprime avec le « on » et le « nous ». Tout comme ces deux, le « elle » ressemble également, par différentes particularités, à Ernaux : l'apparence physique, les lieux, les dates, les expériences, les événements sociopolitiques, artistiques... Les deux pronoms qu'elle utilise incluent la plupart du temps le « je » implicite » : « on » + « nous » > « je » implicite. La narratrice décrit un « elle », raconte "sa vie externe [...] (trajectoire sociale, métier) ou interne [...] (pensées, et aspirations, désir d'écrire" (240), toujours sans la nommer. Cet « elle », à son tour, ressemble beaucoup à Ernaux par la condition féminine, l'ascension sociale, la vie familiale... Même si le lecteur n'entend pas souvent distinctement la voix de cette personne, le personnage devient une voix assumant son énoncé un sujet explicite : le « je2 ». S'il nous est permis d'établir une comparaison, il est possible de parler des poupées russes qui sont toutes identiques, mais au fur et à mesure qu'on les découvre, leur taille se diminue. La narratrice (on + nous + je implicite) présente un « elle » qui parle avec et dans sa propre voix : JE > on + nous (je1 implicite) > elle > je2. Cette méthode télescopique rapproche à la fois Ernaux d'« elle » avec d'innombrables ressemblances et l'éloigne d'« elle » par le fait de ne pas porter son nom, de ne pas présenter sa vie littéraire (ses romans, ses écrits). L'effacement énonciatif qu'Ernaux désigne comme "la forme impersonnel collective" (Bloch-Dano, 2011, p. 92) correspond merveilleusement à l'objectif de l'auteur.

La polyphonie

Ernaux est évidemment consciente de "tout ce qui sépare le simple relation des faits tels que la mémoire les enregistre du texte final" (Bloch-Dano, 2011, p. 88) et comment le temps transforme "la matière du vécu en œuvre finie" (Bloch-Dano, 2011, p. 88) et elle souligne notamment "l'importance de la « matérielle » de la mémoire, ramenant des choses, vues, entendues (rôle des phrases, souvent isolées, fulgurantes), des gestes, des scènes (...) avec la plus grande précision" (Rabatel II, 2008, p. 535). Dans *Les Années*, tous ces éléments surgissent d'une immersion dans les images de la mémoire de l'auteure "pour détailler les signes spécifiques de l'époque, l'année, plus ou moins certaine, dans laquelle elles se situent -les raccorder de proche en proche à d'autres, s'efforcer de réentendre les paroles des gens, les commentaires sur les événements et les objets, prélevés dans la masse des discours flottants, cette rumeur qui apporte sans relâche les formulations incessantes (...)" (239). "La masse des discours flottants", "les formulations

incessantes” orchestrées par la narratrice et ses représentants sur le papier font entendre d’emblée un récit polyphonique, dès la première page. Cette particularité donne au texte une nouvelle épaisseur, une impression du vécu et une intimité partagée avec le lecteur.

Ernaux représente le discours des autres, notamment celui de ses parents, ses copines, ses collègues, ses amis et ses enfants en l’extrayant de leur contexte pour les mettre en scène dans un nouveau contexte, dans lequel elle joue un double rôle. D’une part, elle exprime l’ethos populaire des autres et d’autre part, elle marque la distance discursive avec cet ethos. Les êtres (parents, amis, amants, rumeur public...) privés d’une parole autonome se trouvent éloignés par le regard distancié et distancé d’Ernaux, de la narratrice et d’« elle ». Les discours antérieurs appartenant à une autre époque de sa vie sont « représentés » aussi dans le contexte des *Années*. “La parole de l’autre (idiolecte) émerge et prend vraiment forme et sens dans le propre discours de celui qui le représente (idiolectant)” (Rabatel II, 2008, p. 474). Il s’agit donc de plusieurs locuteurs. Contrairement à un seul idiolectant qui unit les différents discours, le nombre des idiolectés peut être élevé. Dans le contexte des *Années*, la narratrice re-présente les différentes voix de son enfance, de son village, de sa jeunesse, de sa vie surtout extérieure. Dans ce nouveau contexte, bien qu’ils soient écrits en italique, mis entre guillemets, ces îlots textuels ne sont ni complets, ni fidèles. Parce que l’auteure ne peut pas transposer certaines caractéristiques, et en plus, elles sont loin de correspondre à la totalité des usages des locuteurs (v. Rabatel II, 2008, p. 474, 475). Même si elle est singulière, la représentation du discours de l’autre (idiolecte) enrichit le discours idiolecté, lui donne une nouvelle dimension. Le choix du style polyphonique “aide à la lisibilité du réel en favorisant la construction des identités personnelles ou collectives” (Rosanvallon, 1998, in Rabatel II, 2008, p. 475) et par conséquent l’« identité langagière » de celui qui orchestre les voix. Ernaux installe en face du « on » et du « nous » collectif, un « elle » dépourvu de personnalité mais muni d’une identité féminine fortement accentuée.

Dans *Les Années*, la mise en scène des voix offre une grande variété :

Voix populaires : “on prendra bien le temps de mourir, allez” (30).

Voix anglophones : Dream, love, heart, des mots sans usages pratiques qui donnaient le sentiment d’un au-delà. » (63)

Voix sexologiques : “les femmes ne sont fécondes que trois jours par mois” (50).

Voix littéraires : “En famille d’Hector Malot” (41) ; “Dormeur du Val, couchés dans le sable où la lumière pleut avec deux trous rouges au côté” (68) ; “le nouveau roman” (83).

Voix musicales : “Au dehors un haut-parleur hurlait une chanson de Dario Moréno, Ey mambo, mambo italiano” (45).

Voix cinématographiques : “les affiches du film Caroline chérie” (50) ; “Manina la fille sans voile, La rage au corps avec François Arnoul” (51).

Voix politiques : “la marche vers la paix, vers l’autodétermination” (79).

Voix scolaires : “La lycéenne aisée qui portait des duffle-coats, appelait ses parents « mes vieux » et disait ciao pour au revoir” (63).

Voix argotiques et familières : “Les gens disaient « ça change » ou « il ne faut pas s’encroûter, on s’abrouit à rester chez soi »” (53) ; “la voix tonitruant roulez jeunesse ! roulez petits bolides !” (45) ; “(...) les jeunes des classes moyennes (...) inventaient un langage nouveau, disaient « c’est cloche », « formidable », « la vache » et « vachement » dans chaque phrase (...)” (53).

Voix idéologiques : “Il fallait bien que la rébellion soit matée, nettoyés, les « nids de fellaghas » ces égorgeurs rapides ...”(60).

Voix religieuses : “Après avoir tonné d’une seule voix aux vêpres je renonce au démon et je m’attache à Jésus pour toujours...” (47).

Voix de la presse : “Nous deux, Confidences et Intimités annonçaient la désirable et interdite impudicité” (42).

Toutes ces voix invitent à prendre en compte de “la dimension sociale des relations interindividuelles et des processus cognitifs, psychologiques, idéologiques, thymiques, esthétiques de construction de soi” (Rabatel II, 2008, p. 541). Il est possible d’observer deux mouvements contradictoires dans l’évolution d’Ernaux : la coupure progressive de son milieu modeste et l’enrichissement intellectuel et social. Cette ascension régulière fait de l’auteure et de sa narratrice (on + nous/ elle + je) “un sujet clivé, divisé jusqu’au plus intime” (Authier-Revuz, 1998, p. 63, 70, 71, 79 in Rabatel II, 2008, p. 604). L’auteure le dit avec ses propres mots: “J’ai toujours l’impression d’avoir toujours écrit à la fois *de moi et hors moi*” (Bloch-Dano, 2011, p. 91) Ernaux montre donc avec brio “la fin du mythe de l’unicité (et de la majesté) du sujet parlant.” (Rabatel II, 2008, p. 475)

La Conclusion: Celle-ci n’est pas Annie Ernaux

Ayant comme projet dans *Les Années*, “la saisie de l’Histoire et du temps” (Bloch-Dano, 2011, p. 91) qui induit le changement, Ernaux y fait connaître non seulement une société avec les individus et surtout avec les femmes qui sont en pleine transformation, mais aussi une seule femme qui se découvre, qui s’enrichit intellectuellement et socialement, qui s’observe et qui se comprend dans le temps. “Écriture du réel tout entière tournée vers la compréhension du soi et des autres, écriture des autres à partir de soi, voix traversée par les échos de l’entourage, de la société du monde, voix délicate et ferme (...) sans compromis ni compromission” (Bloch-Dano, 2011, p. 91) prend en charge l’énonciation. Avec l’acte d’énoncer et de s’énoncer, Ernaux établit “« une identité personnelle » qui est, de droit conforme au principe de réalité” (Coquet, 2007, p. 82, 83).

Dans ce récit qui s’étale aux années, « l’identité personnelle » fait place à une identité « narrative ». Elle « se projette » en « elle » (v. Ricœur, 2004, p. 150). L’instance énonciative qui produit *Les Années* est clivée, une première fois par ses deux identités : Ernaux = identité personnelle + identité narrative (on + nous/ elle + je) ; et une deuxième fois par la polyphonie qu’elle constitue dans son propre texte. Elle y crée donc une femme qui représente une génération de femme qui souffre, qui jouit, qui re-jouit, qui produit, qui accouche, qui divorce, qui est abandonnée, qui a peur de la solitude et qui désire laisser une trace sur cette terre. Ces « on », « nous », « elle », « je » ne sont pas seulement elle mais toutes ces femmes. Annie Ernaux constitue progressivement, une image d’Annie Ernaux qui représente toutes les femmes de son époque.

Bibliographie

- Authier-Revuz, J. (1998). Énonciation, méta-énonciation. Hétérogénéités énonciatives et problème du sujet, in R. Vion, *Les sujets et leur discours. Énonciation et interaction*, Aix en Provence: Presses Universitaires de Provence.
- Barthes, R. (1953). *Degré zéro de l'écriture*. Paris: Seuil.
- Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale I*. Paris: Gallimard.
- Benveniste, É. (1974). *Problèmes de linguistique générale II*. Paris: Gallimard.
- Bloch-Dano (Novembre 2011). Annie Ernaux, Il s'agit toujours de cela, de ce qui se passe entre naître et mourir. *Le Magazine Littéraire*, no. 513.
- Charaudeau, P. (2000). *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris: Hachette.
- Chauchat, C. (1993). *L'autobiographie*. Paris: Gallimard, coll. Lire.
- Coquet, J.-Cl. (2007). *Phusis et Logos, Une phénoménologie du langage*. Paris: Presses universitaires de Vincennes, Paris.
- Declés, J.-P. (1993). Remarques sur la notion de processus accompli. *Sémiotiques*, no. 5. Paris: I NaLF, CNRS.
- Ernaux, A. (2008). *Les Années*. Paris: Gallimard.
- Lejeune, P. (1986). *Moi aussi*. Paris: Seuil.
- Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Paris: Gallimard.
- Patron, S. (2009). *Le Narrateur, Introduction à la théorie narrative*. Paris, Armand Colin.
- Pécheur, J. (Mai-Juin 2000). Entretien avec Annie Ernaux : Une place à Part. Paris: *Français dans le monde*.
- Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Paris: Stock.
- Rabatel, A. (2008). *Homo Narrans Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit I et II*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Rosanvallon, P. (1998). *Le peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*. Paris: Gallimard.
- Touzain, M.-M. (1993). *L'Écriture autobiographique*. Paris: Bertrand-Lacoste.
- 3 Mayıs 2009 tarihinde <http://www.evene.fr/celebre/biographie/annie-ernaux-4289.phb> adresinden erişildi.
- 3 Mayıs 2009 tarihinde <http://www.letelegramme.com/ig/dossiers/prix-des-lecteurs/annie-ernaux-les-annees-03-05-2009-275493.phb> adresinden erişildi.